

FACE à face, une femme, un homme.  
La femme est laide, vieille, habillée de guenilles noires, chaussée de souliers de curé.

L'homme est jeune. Il a un étrange visage aux petits yeux bridés, des pommettes saillantes. Il n'est pas beau, mais il est jeune, habillé comme un dandy, en redingote, bien astiqué, bien rasé, parfumé, un jonc à pommeau d'ivoire dans une main, son chapeau haut de forme dans l'autre.

Tous les deux se regardent, s'observent.

Le jeune homme a été nommé maire de Montmartre au début de septembre 1870 après la chute du second Empire. C'est un bourgeois.

Comme il est de petite taille, comme il débute sa vie politique à vingt-neuf ans, il a tendance à regarder le monde, à regarder les gens, du plus haut qu'il peut, en se cambrant la taille. L'air de se hausser sur la pointe des pieds.

La vieille femme, qui n'a que quarante ans mais

## *Georges et Louise*

paraît déjà bien usée par les tâches subalternes, toise ce freluquet avec dédain. Mais elle a besoin de lui. Institutrice à la tête d'une école de pauvres, qui tient du pensionnat et de l'asile, ses charges sont lourdes, si lourdes qu'elle s'est contrainte à demander secours au nouveau maire. Deux cents fillettes à nourrir. Certaines ont tout juste trois ans et, les plus grandes, douze.

*A priori*, tout paraît opposer ces deux êtres. Aujourd'hui, cent trente ans après leur aventure qui commence, la distance qui les sépare n'a fait que s'accroître. Ils semblent même, au regard de l'Histoire, ennemis irréductibles. Lui, le Vendéen qui se complaisait, dans sa vieillesse, à se dire « premier flic de France », lui, le jusqu'au-boutiste nationaliste, « père la Victoire » en 1918. Elle, l'irréductible anarchiste, la « passionaria » de la Révolution, l'éternelle rebelle.

Et pourtant une amitié, une affection, un respect, une admiration réciproque, les lieront pendant toute la vie de Louise.

Car elle s'appelait Louise. Louise Michel. Et lui Georges. Georges Clemenceau.



**L** OUISE avait écrit à ce nouveau maire qu'elle ne connaissait pas, que personne ne connaissait encore, une lettre insolente, dont elle sera coutumière. Voulant mettre à l'épreuve les sentiments républicains du nouvel édile, elle le sommait de loger les nombreux sans-abri dans les maisons abandonnées du quartier, de réquisitionner pour les malades et les infirmes du vin et du charbon, d'abolir les ouvroirs religieux et de fermer les maisons de prostitution.

Non seulement le jeune maire de Montmartre ne s'offusqua pas de cette requête, mais venu arpenter les salles de l'école et remarquant la mauvaise mine des fillettes, il promit à Louise de ravitailler la cantine. Et il ajouta qu'étant médecin il pourrait soigner gratuitement les plus anémiques.

Louise, qui pensait choquer celui qu'elle appelait « le citoyen maire » en affichant des opinions anti-religieuses, fut surprise de l'anticléricalisme véhé-

ment du magistrat. Étonnée également de l'approbation qu'il donna à sa manière peu orthodoxe d'enseigner. Louise Michel, qui était institutrice depuis déjà presque vingt ans, avait imaginé une pédagogie qui lui était très personnelle. Georges Clemenceau, qui s'en souviendra toujours avec émotion, écrira beaucoup plus tard :

« Je ne puis dire que cette école était absolument correcte, au sens où on l'entend à la Sorbonne. Cela tenait un peu de l'Ecole du roi Pétaud. On y enseignait à tort et à travers des méthodes inconnues, mais en somme, on y enseignait. »

Et il décrivait les élèves « piaillant, criant, se pendant à sa vieille robe trouée, l'adorant, en étant adorés ».

Sans doute les relations entre ce jeune politicien ambitieux et cette pauvre institutrice exaltée seraient-elles restées sans histoire, si l'Histoire ne les avait empoignés tous les deux dans une suite d'événements tragiques : l'abandon de Paris par le gouvernement provisoire de la République issu de la défaite des armées impériales, le siège de la capitale qui s'ensuivit, la Commune promulguée contre ce gouvernement capitulaire. L'épreuve, les épreuves, les rapprocheront de plus en plus, tisseront leur amitié, les mèneront à des actions politiques communes.

## *Georges et Louise*

Tous les deux, ce n'est pas si ordinaire, étaient nés dans des châteaux. A la différence que les parents de Clemenceau étaient châtelains et que la mère de Louise appartenait à la domesticité. A la différence que Louise Michel, produit des amours fugitives de la servante et du fils des maîtres, sera une bâtarde.

Une vie tout entière emportée par la révolte, le défi, l'imprécation, ne peut être seulement expliquée par la blessure de la bâtardise. Mais que Louise ait eu pour mère la douce et blonde Marianne Michel, fille d'une misérable femme recueillie au château par charité, laisse des marques ineffaçables. D'autant plus que les châtelains, aristocrates de la Haute-Marne, acquis aux idées républicaines depuis 1792, rousseauistes convaincus, élevèrent en l'absence du père la petite bâtarde comme une demoiselle qui joue du piano et compose des poèmes qu'elle envoie à Victor Hugo. Ces châtelains philanthropes morts, le château vendu, que reste-t-il comme possibilité à la bâtarde « embourgeoisée », rejetée par les héritiers, si ce n'est de devenir institutrice ?

En janvier 1853, Louise commence sa carrière d'enseignante à Audeloncourt, dans une école libre, comme on disait des établissements qui refusaient de prêter serment à l'Empereur. Rebelle déjà cette demoiselle qui, à la place des habituelles prières, fait chanter à ses élèves *La Marseillaise* avant l'étude du matin et après l'étude du soir et qui, à la messe où

elle est tenue de les conduire, leur demande de quitter l'église lorsque le prêtre entonne le « Domine, salvum fac Napoleonem ».

Pourtant Louise est alors dévote, mais d'une dévotion torride, à la manière des *Paroles d'un croyant* de Lamennais, lu à dix-sept ans, relu, dévoré. Dévote, elle le sera d'ailleurs toujours à sa manière, même lorsqu'elle rejoindra l'anticléricalisme véhément de Clemenceau. Son ami Théophile Ferré ne lui disait-il pas pendant la Commune : « Vous êtes une dévote de la Révolution. »

Née le 28 mai 1830 (et non en 1836, comme elle l'a obstinément prétendu), brune, d'une bonne taille (un mètre soixante-quatre), elle s'est toujours dit laide. Laide et bâtarde, une manière de proclamer sa différence et de se placer du côté des exclus.

Elle est institutrice, seule profession intellectuelle accessible en ce temps à une jeune fille pauvre et instruite, mais elle ambitionne une carrière littéraire. Victor Hugo répond en vers aux multiples lettres agrémentées de poèmes qu'elle lui adresse, l'encourage, l'invite à venir lui rendre visite à Paris. Ce qu'elle fera avec une belle imprudence, en 1851, avant le départ du poète pour l'exil, et avant qu'elle entame sa carrière d'institutrice. De cette rencontre avec l'Ogre, elle ne dira rien. Jamais. Dans ses *Mémoires*, si prolixes, rien sur cette entrevue avec le poète qu'elle divinisait, qu'elle imitait dans ses pro-

## *Georges et Louise*

pres vers, avec lequel elle continuera à correspondre pendant plus de trente ans. Nous y reviendrons<sup>1</sup>.

A trente-cinq ans, Louise, toujours institutrice dans son village de la Haute-Marne, n'a jamais cessé d'écrire : des poèmes, des pamphlets, des lettres et, aussi, de la musique. Arrivée au milieu de sa vie, elle aspire encore à faire une carrière de femme de lettres (comme George Sand, alors au sommet de sa gloire), esquisse un opéra : *Le Rêve des sabbats*.

Ses rêves de poétesse la poussent à partir pour Paris. Mais comment y vivre sans y exercer encore la profession d'institutrice ? Puisque les châtelains ont légué à sa mère quelques arpents de terre, elle décide Marianne à les vendre pour acheter un externat à Montmartre.

Montmartre ! Dans cinq ans, le destin de Louise Michel s'y jouera avec frénésie.

Marianne suit sa fille, qu'elle ne quittera jamais, sauf lorsque la déportation, la prison, la lui arracheront. L'amour exalté de cette mère et de cette fille, cet embrasement de deux solitudes, seront à la fois leur baume et leur tragédie. Marianne n'approuvera ni les prétentions littéraires de Louise, ni ses idées politiques, ne les comprendra pas, mais sera toujours indissolublement liée à Louise dont elle partagera la bonté et le dévouement.

5, rue des Cloys, puis 24, rue Houdon, Louise et Marianne installent leur école. Car Marianne, bien



qu'illettrée, devient bientôt l'institutrice auxiliaire de Louise, du moins en classe maternelle.

Comme beaucoup de jeunes institutrices qui ne pouvaient avoir accès à l'Université, Louise se précipita aux cours privés de la rue Hautefeuille où enseignaient l'avocat libéral Jules Favre et Jules Simon, révoqué de son professorat à la Sorbonne pour avoir refusé de prêter serment à l'Empereur. Deux des trois Jules du futur gouvernement provisoire de la République. C'est là que Louise fera son apprentissage politique. Mais elle y apprendra aussi la physique, la chimie, l'algèbre, les mathématiques. Bientôt chargée de cours de dessin, de littérature et de géographie dans une école professionnelle gratuite, elle donne aussi des cours de musique et commence à collaborer à des journaux d'opposition, signant ses pamphlets Enjolras, du nom de l'émeutier des *Misérables*.

Secrétaire bénévole de la « Société démocratique de moralisation », qui procure aux femmes et aux jeunes filles seules un emploi leur permettant d'échapper à la prostitution, elle participe au long cortège protestataire qui accompagne au cimetière du Père-Lachaise le journaliste Victor Noir, tué d'une balle de pistolet par Pierre Bonaparte, cousin de l'Empereur.

Nous sommes le 12 janvier 1870. Le monde bascule. Louise Michel a rencontré jusque-là des libé-

## *Georges et Louise*

raux, des idéalistes, jamais de vrais révolutionnaires. Aux obsèques de Victor Noir elle remarque un homme au physique peu agréable, mais à la voix convaincante. C'est un tribun, disciple de Blanqui, émergeant de la foule par ses discours incendiaires. Il n'a que vingt-cinq ans, vit médiocrement de ses appointements de comptable. Petit, laid, le nez crochu chaussé de lorgnons, la barbe hirsute, cet agitateur extrémiste va séduire Louise qui, jusque-là, n'a jamais évoqué de relations sentimentales. Elle était une révoltée, elle va devenir à son contact une révolutionnaire. Séduire, entendons-nous. Il ne semble pas que le jeune Théophile Ferré ait jamais été amoureux de Louise, de quinze ans son aînée. Il semble plutôt qu'il n'a jamais aimé que l'utopie, la violence, l'impossible. Ses relations avec Louise resteront toujours au stade de la camaraderie virile et, de sa part, quelque peu condescendante. Toutefois, c'est à ce moment qu'elle se rajeunira coquettement de six années et n'en démordra pas.

Par-delà Théophile Ferré, il y a Blanqui. Louis-Auguste Blanqui, fils d'un député de la Convention, blessé sur une barricade en 1830, insurgé en 1848, emprisonné par tous les régimes. Or Blanqui sera le grand modèle, à la fois de Louise Michel et de Georges Clemenceau.

C'est ce que le maire de Montmartre et l'institutrice de la rue Houdon vont découvrir dans leurs

rencontres, leurs entretiens, de plus en plus nombreux.

Louise n'avait vu d'abord, dans ce magistrat, qu'une protection possible pour son école, qu'une aide matérielle. Puisqu'il avait répondu à sa première sollicitation, elle le harcèlera. Clemenceau, ému par la misère qu'il découvre à Montmartre, où neuf nourrissons sur dix meurent de privations, fournit aux élèves de Louise de la viande de cheval, du lait, des légumes.

De plus en plus souvent, il arrive impromptu, s'informe, discute. Ce jeune bourgeois provincial aperçoit, grâce à Louise, ces « mystères de Paris » romancés jadis par Eugène Sue. L'arrondissement qui lui a été confié est un des plus misérables de Paris. Epoustouflé par l'immense charité de Louise qui distribue aux indigents tout ce qu'elle possède, et même ce qu'elle ne possède pas, car elle saura toute sa vie emprunter, mendier, jamais pour elle, toujours pour des inconnus, Clemenceau lui accorde sur le budget de la Commune tout ce qu'il peut. Mais souvent il se fâche, et ces petites fâcheries, ces disputes, vont contribuer à les rapprocher, à leur donner un début d'intimité. Georges est furieux parce que la couverture qu'il a réussi à se procurer pour le grabat de Louise a disparu et qu'il sait qu'elle l'a coupée en morceaux pour en faire des châles à des pauvresses. Il est furieux parce qu'il trouve atta-

## *Georges et Louise*

blé dans l'école, mangeant un bol de soupe, un voleur recherché par la police. Il est furieux parce que, dans la rigueur de l'hiver, il ne dispose plus que de huit livres de pain pour cinquante enfants et que Louise gaspille les miches avec sa charité incontrôlée.

En réalité, il est moins furieux contre Louise, qu'il aime chaque jour davantage (cette folle !) que contre le siège de Paris qui impose la famine. A son dispensaire, arrivent de plus en plus d'enfants mourant de faim et de froid. Il est furieux contre le gouvernement provisoire de la République qui discute avec les Prussiens, louvoie, abandonne peu à peu Paris. Et, dans cette fureur, il en vient à parler à Louise de Blanqui<sup>2</sup>.

Louise est stupéfaite. Alors qu'elle ne connaît de Blanqui que sa légende, racontée par Théophile Ferré, Georges, lui, ce bourgeois, est un vieil ami de l'irréductible révolutionnaire. Mieux, Blanqui est un familier de la famille de Clemenceau, famille vendéenne de surcroît.

Louise va de surprise en surprise. La famille de Georges, vendéenne et républicaine, n'est châtelaine que pour avoir accaparé les biens d'un noble en 1790. Jacobine au possible, à la place des habituels crucifix, elle a accroché ostensiblement dans son château du Bocage les portraits de Saint-Just et de Robespierre. Figure spartiate que celle du médecin Benjamin Clemenceau, le père de Georges, venu à Paris à pied de sa Vendée en 1830 pour y faire ses

## *Georges et Louise*

études de médecine, et qui arrive juste à temps pour participer à la révolution des trois Glorieuses. En 1848, avec ses amis républicains de la Vendée et de la région nantaise, Benjamin Clemenceau joua un grand rôle dans l'organisation régionale de la deuxième République, et connut alors Blanqui. Plus tard il lui fournira un passeport pour fuir en Belgique lors du coup d'Etat du Prince Napoléon. Interné quelque temps à Nantes, Benjamin Clemenceau fut de nouveau incarcéré en 1858 et condamné à la déportation en Algérie.

« Lorsque mon père partit pour l'exil, raconte Georges à Louise, tous ses amis l'avaient fui. Deux seulement osèrent venir lui serrer la main. Après leur départ, je m'approchai de mon père et je lui dis : "Je te vengerai." »

Georges avait dix-sept ans. Le souvenir de son père, menottes aux poignets, le conduira lui-même à la révolte. Quatre ans plus tard, étudiant en médecine à Paris, Georges, pour avoir proclamé un peu trop tôt la République place de la Bastille, sera lui-même emprisonné pendant deux mois et demi à Mazas<sup>3</sup>.

Donc Georges, cet ancien prisonnier de l'Empire, fera la connaissance de Blanqui en allant saluer l'un de ses complices enfermé à Sainte-Pélagie<sup>4</sup>. Pendant un an, tous les jours, le jeune étudiant en médecine rendra visite dans sa cellule au vieux militant révo-

## *Georges et Louise*

lutionnaire, presque sexagénaire. L'influence de Blanqui sur Clemenceau est indéniable. Trente ans plus tard, au sommet de sa carrière politique, en 1896, il écrira :

« Je garde en moi d'inoubliables visions de Blanqui à Sainte-Pélagie, où je reçus le premier choc des brûlants rayons noirs qui dardaient de la blanche face amaigrie... Dans les temps que nous traversons, cette vie de désintéressement total, dans une auréole de héros, ne découragera que les lâches du grand combat pour la justice et pour la vérité. »

A Sainte-Pélagie, Clemenceau rencontrera aussi un autre détenu, à peu près de son âge, qui deviendra un de ses amis intimes et qui jouera avec lui un rôle capital au moment de l'affaire Dreyfus, Eugène Scheurer-Kestner.

Louise est enthousiaste. Ce bourgeois est donc un frère. Ses antécédents républicains lui ont d'ailleurs valu d'être nommé si jeune maire de Montmartre. Ne vient-il pas d'instituer sur la Butte la séparation de l'Eglise et de l'Etat ? N'a-t-il pas nommé Blanqui, rentré d'exil, commandant du 169<sup>e</sup> bataillon de gardes nationaux ? Contre l'investissement de Paris par les Prussiens, n'a-t-il pas lancé cette proclamation :

« Nous sommes les enfants de la Révolution. Inspirons-nous de l'exemple de nos pères de 1792 et, comme eux, nous vaincrons. »

Elu député radical de la Seine en février 1871, il

accourt à Bordeaux où s'est réfugié, loin de Paris, le gouvernement provisoire de la République. Le 1<sup>er</sup> mars, dans la salle du Théâtre Louis, les résultats du scrutin pour les préliminaires de paix sont proclamés. Cinq cent quarante-six députés ont voté pour la fin de la guerre, cent sept contre, dont Clemenceau et son ami retrouvé, Scheurer-Kestner. A l'annonce de l'abandon à l'Allemagne de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, Emile Kuss, maire de Strasbourg, terrassé par l'émotion, tombe, mort.

Le lendemain, indigné par la lâcheté du gouvernement provisoire, Georges Clemenceau, avec seulement trente-sept collègues, signe une lettre adressée aux députés d'Alsace et de Lorraine :

« Nous tenons à vous dire encore que les représentants de la France républicaine partagent vos sentiments et votre opinion. Nous nous sentons attachés aux héroïques populations que vous représentez, aussi fortement qu'elles se sentent elles-mêmes attachées à la Patrie commune... Comme vous, enfin, nous tenons d'avance pour nul et non avenant tout acte ou traité, vote ou plébiscite par lequel serait faite cession d'une fraction quelconque de l'Alsace ou de la Lorraine. Quoi qu'il arrive, les citoyens de ces deux contrées resteront nos compatriotes et nos frères. »

A peine a-t-il reçu ses premiers mandats politiques que Clemenceau s'insurge, se rebelle.